

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 18 mai 1782

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 18 mai 1782, 1782-05-18

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 06/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/252>

Informations sur le contenu de la lettre

Incipit Il m'arrive comme à vous d'admirer la morale...

Résumé Son estime pour la morale des Stoïciens et ses réserves (Lélius, Caton d'Utique, Epictète, Marc-Aurèle, Zénon). Calculs rénaux. Le pape à Vienne. La France dominée par les prêtres, l'Allemagne par les superstitions (secte en Saxe, franc-maçonnerie). Fontenelle avait raison. Arrivée [à Berlin] de Raynal. Reçoit de Paris un projet de pacification générale.

Justification de la datation Non renseigné

Numéro inventaire 82.32

Identifiant 956

NumPappas 1917

Présentation

Sous-titre 1917

Date 1782-05-18

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 256, p. 225-228

Lieu d'expéditionPotsdam

DestinataireD'Alembert

Lieu de destinationParis

Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr.

Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Pneus XXV, 256, pp. 225-228
18 mai 1782 Frédéric II à D'Alembert

Pages 1917
Inv. 956

AVEC D'ALEMBERT.

225

~~que lui a causé le mauvais livre de physique qu'on s'est avisé de lui envoyer comme de ma part. Elle doit avoir reçu un autre livre que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, mais en l'avertissant bien que ce livre n'était pas fait pour être lu par elle, et que c'était seulement un hommage de l'université de Paris, pleine d'admiration pour le monarque philosophe, et de reconnaissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu donner à un de ses élèves.~~
~~Je suis avec le plus profond et le plus tendre respect, etc.~~

256. A D'ALEMBERT.

Le 18 mai 1782.

Il m'arrive comme à vous d'admirer la morale des stoïciens, et de m'affliger de ce que leur sage^a si respectable n'est qu'un être de raison. C'est bien à ce sujet qu'on peut appliquer ce beau vers de Voltaire :

Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un dieu.^b

Quelque amour que nous ayons pour le bien de l'humanité, aucun législateur, aucun philosophe ne changera la nature des choses. Notre espèce a dû être probablement telle que nous la connaissons, un bizarre assemblage de quelques bonnes et de quelques mauvaises qualités. L'éducation et l'étude peuvent étendre la sphère de nos connaissances, un bon gouvernement peut former des hypocrites qui arborent le masque de la vertu; mais jamais on ne parviendra à changer la trempe de notre âme. Je regarde l'homme comme une machine mécanique assujettie aux ressorts qui la dirigent; et ce qu'on appelle sagesse ou raison n'est que le fruit de l'expérience, qui influe sur la crainte ou sur l'espérance qui déterminent nos actions. Ceci, mon cher Anaxagoras, est un peu humiliant pour notre amour-propre; par mal-

^a Voir ci-dessus, p. 34.

^b Voir t. X, p. 96.

heur, cela n'est que trop vrai. Quoi qu'il en soit, j'estime les stoïciens, et je les remercie d'un cœur pénétré de reconnaissance de ce que leur secte a produit un Lélius, un Caton d'Ulique, un Epictète, surtout un Marc-Aurèle. Aucune des autres sectes philosophiques ne peut se vanter de tels élèves, et je voudrais pour le bien de l'Europe que la race n'en fût pas éteinte. Il est heureux que tous ceux qui souffrent soient obligés de donner un démenti tout net à Zénon; il n'en est aucun qui ne convienne que la douleur est un grand mal. Je voudrais bien que notre humaine nature nous dispensât du pénible emploi de produire des Pyrénées et des Alpes au fond de votre vessie. C'est un mal trop sérieux pour que j'en badine, principalement lorsque vous souffrez, vous que le Parnasse et tous les gens qui pensent devraient qu'il fut immortel. J'espère donc d'apprendre au moins que cette fâcheuse maladie n'empêre pas, et que vos amis peuvent se flatter de vous conserver encore longues années.

Que vous dirai-je du saint-père? Il a perdu son infallibilité depuis qu'il s'est avisé d'aller à Vienne comme témoin de sa dégradation. Voilà une affaire finie pour l'Autriche. Vos François n'imiteront point la conduite de l'Empereur. Il régne dans votre patrie plus de superstition que dans aucun Etat de l'Europe. Vos prêtres ont usurpé une autorité qui balance celle du souverain, et votre roi n'ose entreprendre contre un corps aussi puissant sans avoir pris les plus sages mesures pour faire réussir un dessein aussi hardi. Ainsi, tout bien considéré, les Etats de l'Empereur seront les seuls qui profiteront de ce schisme de l'Eglise: les autres souverains manqueront ou de cœur, ou de sagesse, ou de moyens pour l'imiter. Cependant ne vous flattez pas que nous en soyons arrivés au temps où la raison dominera sur les hommes. Rappelez-vous que naguère un prince d'Allemagne a fait dire des messes sur le ventre de son épouse, assuré qu'elle en deviendrait enceinte.* Sachez qu'une secte, en Saxe,^b évoque les mon-

* Furetz dans tous les coins de l'Europe, vous y trouverez les hommes qui tiennent à leurs superstitions autant et plus qu'à leur patrimoine. (Variorum, l'édition Bastien, t. XVIII, p. 368.)

^b Les aînements de Jean-George Schröpfer, de Leipzig, mort le 5 octobre 1774.

comme la pythonisse d'Endor;^a apprenez que les francs-maçons forment dans leurs loges une secte religieuse (c'est beaucoup dire) plus absurde que les sectes connues. Telle est notre pauvre espèce, et telle sera-t-elle jusqu'à la fin des siècles. Des folies, des fables, le merveilleux, l'emportent toujours sur la raison et sur la vérité. Fontenelle avait bien raison de dire que s'il avait une main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas pour la répandre dans le public, parce que le peuple n'en est pas digne.^b

Mais savez-vous ce qui vient d'arriver aujourd'hui? Moi qui croyais l'abbé Raynal enfermé dans quelque prison de votre inquisition, je le vois arriver ici. Il viendra chez moi cette après-midi, et je ne le quitterai point que je ne l'aie coulé à fond. Enfin, j'ai vu l'auteur du *Stadhoudérat* et du *Commerce de l'Europe*. Il est plein de connaissances, qu'il doit aux recherches curieuses qu'il a faites: j'ai cru m'entretenir avec la Providence. Tous les gouvernements sont pesés à sa balance, et l'on risque le bannissement à oser avancer modestement devant lui que le commerce d'une puissance est de quelques millions plus lucratif qu'il ne l'annonce. Reste à savoir si ces notions qu'il a recueillies ont toute l'authenticité qu'on désire dans de pareilles matières.^c

Si vous me parlez de l'Europe, je vous entretiendrai de mon tonneau, que je roule comme le fit Diogène durant les troubles de la Grèce. Le Nord désire ardemment la paix; malgré les associations maritimes et le code de Catherine pour l'empire de Népomuc,^d il n'est pas moins molesté par les fortes assurances que les pirateries obligent de payer. Un grand génie qui habite le

^a I Samuel, chap. XXVIII, v. 7 et suivants.

^b Voyez t. XXIV, p. 472 et 476.

^c Voyez J.-D.-E. Preuss, *Friedrich der Grosse, eine Lebensgeschichte*, t. III, p. 369 et 370, et *Nouvelles lettres incisives de Frédéric II à son libraire Pütra*, Berlin, 1823, p. 39—43.

^d L'impératrice de Russie déclara la neutralité armée le 28 février 1780. Le Danemark et la Suède y accéderent les premiers, le 9 et le 21 juillet suivant; la Convention pour le maintien de la liberté du commerce et de la navigation maritime, conclue entre les cours de Prusse et de Russie, le 8 mai 1781, se trouve dans le Recueil de M. de Herderberg, t. 1, p. 457—464. Voyez aussi Mémoire au peu historique sur la neutralité armée et son origine, suivi de pièces justificatives, par M. le comte de Goertz. A Bâle, 1801.

cinquième dans quelque rue du faubourg Saint-Germain, et qu'en de là gouverne despotiquement l'Europe, vient de m'adresser un beau projet de pacification générale. L'esprit de l'abbé de Saint-Pierre est descendu sur lui avec une profonde politique, digne de Gargantua. La France pullule de grands hommes qui, dans leur obscurité, travaillent à son plus grand avantage. C'est dommage que d'aussi beaux génies n'aient pas au moins quelques royaumes à brûler, je veux dire à gouverner. Qu'il arrive de l'Europe ce qu'il pourra, je borne mes vœux à la conservation du sage Anaxagoras. Nous ferons une ligue pour notre départ de cette vallée de misère et pour voyager ensemble, afin de nous rendre zéro. Sur ce, etc.

257. DE D'ALEMBERT.

Paris, 21 juin 1752.

SIRE,

Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de m'écrire sur la philosophie exaltée et exagérée des stoïciens est sans comparaison plus à mon usage que cette philosophie gigantesque et imaginaire. Je ne conviendrais jamais avec ces messieurs, non plus que V. M., que la douleur ne soit point un mal; et ma triste vessie ne me dit que trop souvent, plusieurs fois par jour, qu'ils en ont menti. Je dirais volontiers, comme le roi Alphonse disait du monde, * que si Dieu m'eût appelé à son conseil quand il fabriqua la vessie humaine, je lui aurais donné de bons avis. Je ne suis pourtant pas plus mal de la miennes que je ne l'étais il y a deux mois; mais je crains toujours, et avec raison, que mon état n'empire avec l'âge. D'un autre côté, je me dis, pour me tranquilliser, ce vers de Racine :

Je ne veux point prévoir les malheurs de si loin.^b

* Voyez t. XXIV, p. 544.

^b Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

Racine, *Audronaque*, acte 1, scène II.